

Il manque des lettres au panneau lumineux. Mais oui, la puse s'impuse. Je me gare en vrac. Je laisse ma fille sans rien expliquer et je vais me finir sur un banc isolé.

Une biche me regarde. Elle bondit, se met à couvert derrière les arbres à ma gauche. Elle retrouve une copine. Les deux mignonnes repartent vers la droite. Elles me gratifient de leurs foulées en apesanteur au moment précis où je jouis.

Je devrais changer d'animal totem. La biche, c'est la grâce et la douceur, la sensibilité, l'intuition. Ça m'éviterait de passer pour une sorcière.

*Entre deux trous d'air j'ai vu Lennon bouffer mon sein avec des pommes de terre. C'est la dernière fois que j'ai pris des somnifères.*

*Lennon en bout de table dans un château roumain, on n'en voit pas la fin. Dans l'ombre le vieux comte Dracula porte le masque d'Hannibal Lecter. On comprend pas un mot sur deux.*

*Je fais le service, je cours d'un convive à l'autre.*

*Hannibal remercie Lennon de rester jusqu'au bout. Certains se dégonflent devant le frigo : les carcasses aux crochets suspendues. Fallait pas répondre à l'annonce si t'aimais pas la viande crue.*

*Les cloches brûlantes sur les assiettes : je suis pas pressée de les relever.*

*Les formes absentes sous mon chemisier : j'ai été opérée des deux côtés.*

*Sous un lustre monumental, le regret du cannibale : ne pas déguster ses propres organes. Il parle d'une étoile au Michelin ou de sauce au maroilles pour mes seins.*

*Hannibal frappe du poing sur la table, les trois coups au théâtre. Je suis paralysée. N'ose plus bouger.*

*Lennon découvre lui-même sa ration et demande : le téton, c'est pour la décoration ?*

Après le sexe j'ai souvent un coup de blues. Ma fille me manque. Le mobilier d'autoroute me file le cafard. Impression terrible de solitude, d'être un insecte dans le Grand Est.

Un lièvre est assis à cinq mètres de mon banc. Lui, on pourrait le sacrifier, il manquerait à personne. Ma vie pour un lapin aux pruneaux et carottes confites. J'ai la dalle et je ne sais pas où trouver à bouffer. Chez Simon j'aurais dû piquer des pains au lait.

Je reprends le volant. Je suis fatiguée. Stressée. Le bourdon.

DISANCE = SECURIT

L'angoisse, ces lettres manquantes. Bon, si vraiment ça va pas, y a une autre aire dans dix kilomètres.

Lennon n'engage jamais la conversation. Il n'éprouve pas le besoin de parler. Il juge tout discours inutile. Pourtant, quand on lui pose une question, il répond.

Il répond des choses étranges, de manière très laconique, comme s'il payait un impôt sur les mots. Il prend soin d'en utiliser le moins possible. Il les range dans le bon ordre. Comme s'il voulait prononcer la phrase du jour tous les jours, à chaque phrase.

Les mouches tombent comme des mouches. L'ermite a ses limites. Je tuerais père et mère pour une assiette de fruits de mer.

Parfois la réponse n'a rien à voir avec la question. Il répond pour la forme. C'est la forme qui l'intéresse. Il a hérité du style paternel. La tradition des mecs qui écrivent leurs répliques.

La grande lignée des paroliers devenus bateliers.

Les moustiques-tigres s'écrasent sur le pare-brise, les essuie-glaces sont inefficaces. J'en suis rendue à 90 sur la file de droite. Quel cauchemar.

Pourquoi j'ai acheté cette cassette? Cet album fait mal. Karl Blau ne m'aide pas du tout.

Je me fous en warning sur un refuge. Je vérifie par deux fois que le fantôme de Waylon Jennings

ne traîne pas par là. Je détache mes cheveux. Je récupère mon crayon et me bénis d'avoir pensé au chignon. J'éjecte la cassette bleue. Je dévide la bande. J'enroule quelques mètres autour de la borne d'appel d'urgence. Le vent se chargera du reste.

Je lui en veux tellement d'avoir décidé sans moi. De rompre comme ça. Oui, Lennon est en train de rompre. J'ai l'impression que notre couple ne va plus durer. Mon mec décide de se faire castrer sans me consulter, c'est pas bon signe pour notre avenir. Je me sens humiliée.

La pluie commence à tomber et je me décourage pour la première fois. Je suis perdue dans cette purée de pois.

Pour me régénérer je me réfugie dans mes pensées. Je cherche un souvenir agréable avec de l'eau. La piscine de Migneaux. J'adorais me baigner en plein air avec Lennon. On retrouvait les copains, les sensations de cour de lycée au petit matin.

Lennon me matait dans les cabines. J'avais bien repéré son petit manège. Je me trémoussais dans son champ de vision. J'enlevais lentement mes vêtements. J'exhibais chaque centimètre de peau.

Un jour le chef de bassin a chopé Lennon par le slip de bain. Ça te prend souvent de regarder les copines par-dessous la porte ?

Les copains savaient pour notre histoire. Ils disaient qu'on couchait entre frère et sœur. C'est vrai qu'on nous a toujours pris pour une fratrie. Même au plus fort de notre relation, on n'a jamais démenti. On laissait dire. Les gens pouvaient nous coller l'appellation qu'ils voulaient, globalement on s'en foutait. Ces ragots nous faisaient plutôt rigoler.

Peut-être que pour Lennon, nous deux c'était juste pour rigoler ? C'est pas en pensant à ça que je vais me régénérer.

Quand j'ai demandé à Lennon ce qui l'avait le plus marqué lors de son mois à la chaîne, il a dit : la mort cérébrale c'est pas banal.

C'est ce stage qui a tout déclenché. Le stage à la chaîne. Il y a cinq ans, les cadres de Peugeot ont été envoyés un mois à la chaîne. Stage découverte pour mieux appréhender les contraintes du monde industriel. On les a vus débarquer au vestiaire un matin d'hiver.

Les premiers jours, Lennon pestait de faire les trois-huit, se lever à quatre heures du matin, pointer, répéter la même tâche jusqu'à l'épuise-

ment, recommencer le lendemain. Il a déprimé au début comme s'il partait à la guerre et puis il a réalisé qu'il aimait le service militaire. On bossait en décalé, ça n'avait pas l'air de le déranger.

À la fin du stage on a eu un problème. Quand il a fallu reprendre une activité normale. En un mois, Lennon avait changé. La futilité de son existence de bureau lui sautait aux yeux. Il a demandé à rester sur la ligne de production au rez-de-chaussée avec ses nouveaux collègues plutôt que de retourner en réunion avec les cols blancs. Il aimait le goût du métal dans la bouche. Il était OK pour renoncer à son salaire et à ses avantages. Ce détail-là, il ne s'en est pas vanté. Je l'ai lu plus tard dans son dossier.

Sa hiérarchie n'a pas compris. Ils l'ont envoyé chez un psy. Lennon a expliqué que ça lui plaisait de faire un travail concret. Là-haut, il n'avait jamais bien saisi à quoi il servait. Il se sentait solidaire de ses collègues ouvriers. Peugeot lui a accordé deux jours pour se reposer. Il n'y est jamais retourné.

Lennon avait parié que personne ne remarquerait son absence chez Peugeot, tellement son boulot c'était du pipeau. Mais le bureau a fini par appeler. Lennon n'a pas bronché. Il

attaquait un puzzle de treize mille pièces et il se concentrait uniquement sur les bords pour commencer.

Lennon ne partait pas. Il restait sur place, à Poissy. Il disparaissait ou plutôt, selon ses mots, il s'abrogeait. Les oiseaux migrent, les Japonais s'évaporent, Lennon s'abroge.

Qu'ils viennent le chercher, il vendrait chèrement sa peau. Il n'avait pas honte, il entrait en résistance.

Les médecins ont conclu à un burn out. Une dépression. Ce n'est pas une dépression, a dit Lennon. Je me réinvente. Aux yeux de tous pourtant, ça restait un suicide professionnel. Se suicider tout court passe encore, torpiller sa carrière soulève l'incompréhension.

Lennon faisait peu de cas des broncas. Il craignait surtout que son puzzle soit incomplet, que la dernière pièce vienne à manquer.

Il a continué à voir ses collègues de la chaîne pendant quelque temps. La troupe se retrouvait pour un baby-foot au Chiquito. Lennon prenait des nouvelles de la famille, les ouvriers lui rapportaient les ragots. Entre taiseux, devant un café, comme ça, peinars. Un jour j'ai eu la chance d'y assister.

Il leur disait : j'ai posé tous mes congés.